

fougue et l'éclat de son talent. Il se déridait pourtant quelquefois et devenait alors si aimable compagnon et ami si dévoué que tout le monde le recherchait.

Par analogie de caractère, il faut le supposer, il aimait à représenter les philosophes de l'ancienne Grèce et particulièrement Diogène et Démocrite, dont le grand mobile était l'orgueil. Nous avons de lui un *Diogène qui jette son écuelle, en voyant boire un jeune garçon dans le creux de sa main*. Puis encore : *Alexandre visitant Diogène dans son tonneau*, et *Démocrite méditant sur les folies humaines, sans parler de l'Académie des philosophes et de Platon dans le jardin d'Académus*.

C'était à Naples, par une belle soirée du mois d'août 1615. Deux jeunes époux causaient doucement. Il venait de leur naître un fils et le père Vito Antonio Rosa contemplant ce fils sur le sein de sa bien-aimée *Guilia*, faisait des projets d'avenir pour le nouveau-né. "Tout ce que je désire, disait-il, c'est qu'il ne devienne pas un artiste, surtout pas un peintre, car la gloire est une ingratitude qui laisse souvent mourir de faim ceux qui comme ton frère Paolo Greco s'acharnent à la chercher.—Remettons-nous en à Dieu, reprenait la pieuse Italienne ; pour moi, je serais heureuse de le voir monter à l'autel." S'arrêtant à cette douce pensée, les deux jeunes gens, d'un commun accord, cherchèrent pour cet enfant, objet de leur sollicitude, un nom qui fut comme un heureux présage de sa prédestination. Ils le firent donc baptiser sous le nom de *Salvator*.

Antonio était un modeste arpenteur. Il habitait une humble *casa* située au haut de l'Arenella. L'enfant y grandit et se fortifia au milieu de l'air des montagnes. Dès qu'il fut assez grand pour courir seul, le jeune *Salvatoricello* désertait la maison paternelle. Ses parents, inquiets, allaient à sa recherche et le trouvaient d'ordinaire en extase devant les ruines de quelque ancien temple ou endormi au milieu des rochers, au bord des précipices ou dans des cavernes solitaires. Le *piccolo* était ramené à la maison, grondé, et enfermé dans sa chambre. Là, au grand désespoir de ses parents, il passait son temps à charbonner, sur les murs, les souvenirs de ses paysages favoris. Ce fut en vain que le père, dans l'espoir d'étouffer cette vocation naissante, redoubla de sévérité et mit l'enfant dans un séminaire pour y commencer ses études ecclésiastiques. Le jeune *Salvator* barbouilla si bien les murs des bons pères, que ceux-ci, indignés, se firent les complices de la Providence, en le renvoyant à ses parents. Antonio et sa femme durent enfin céder à une vocation si déterminée et, bien à contre-cœur, confièrent l'enfant à son oncle.